théâtres parisiens associés

LE THÉÂTRE DE POCHE-MONTPARNASSE
ET COMPAGNIE FABBRICA
PRÉSENTENT

THÉÂTRE DE POCHE MONTPARNASSE 2017/2018

LA RÉVOLTE

D'AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

MISE EN SCÈNE CHARLES TORDJMAN

AVEC JULIE-MARIE PARMENTIER
ET OLIVIER CRUVEILLER

SCÉNOGRAPHIE : VINCENT TORDJMAN - CRÉATION LUMIÈRES - CHRISTIAN PINAUD - COSTUMES : CIDALIA DA COSTA - CRÉATION MUSIQUE : VICNET - MAQUILLAGE ET COIFFURE : CÉCILE KRETSCHMAR
COLLABORATION ARTISTIQUE : PAULINE MASSON

À PARTIR DU 17 MARS

DU MARDI AU SAMEDI 21H - DIMANCHE 15H
01 45 44 50 21 - 75 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris

ANOUS PARIS Inrockuptibles Télérama sorties PARIS PREMIÈRE www.theatredepoche-montparnasse.com

© Pierre & le Loup Photographie © Jean-Denis Izou - Licence : Cat I-1056303

THÉÂTRE DE POCHE MONTPARNASSE

LA RÉVOLTE

D'AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

LA RÉVOLTE

D'**Auguste DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**

Mise en scène **Charles TORDJMAN**

Avec
Julie-Marie PARMENTIER
Olivier CRUVEILLER

Scénographie, Vincent Tordjman
Création lumières, Christian Pinaud
Costumes, Cidalia Da Costa
Création musique, Vicnet
Maquillage et coiffure, Cécile Kretschmar
Collaboration artistique, Pauline Masson

À partir du 17 mars 2018
Représentations du mardi au samedi à 21h, dimanche à 15h
Tarifs à partir de 24 € / 10 € (-26 ans)
Coproduction Théâtre de Poche-Montparnasse et Compagnie Fabbrica
En partenariat avec Les Inrockuptibles, A Nous Paris, Télérama et Paris Première
Remerciements à Françoise Salimov
Retrouvez le texte édité dans la Collection des quatre-vents / L'avant-scène théâtre, en vente au bar du théâtre

Renseignements et réservations par téléphone : 01 45 44 50 21
Au guichet du théâtre : Lundi, mardi, jeudi et vendredi de 14h à 18h
Mercredi, Samedi et Dimanche de 11h à 18h
Sur le site internet : www.theatredepoche-montparnasse.com

TheatreDePocheMontparnasse
@PocheMparnasse
@pochemontparnasse

RELATIONS PRESSE
Christine Delterme – 06 60 56 84 40 – c.delterme@wanadoo.fr
RELATIONS PUBLIQUES
Catherine Schlemmer – 06 66 80 64 92
catherine.schlemmer@theatredepoche-montparnasse.com
COMMUNICATION
Laurent Codair – 06 22 50 60 67
laurent.codair@theatredepoche-montparnasse.com

LA RÉVOLTE D'UNE FEMME

Paris 1870, l'heureux banquier Félix converse sur les bilans et investissements du jour avec sa femme Élisabeth. On décidera d'expulser des locataires qui ne peuvent payer leur loyer et d'aller bientôt au théâtre pour se distraire. On se fera des éloges sur la fortune triplée de Félix par les soins d'Élisabeth. Soudain, Élisabeth, le visage pâle et glacé, annonce à Félix qu'elle s'en va. Qu'elle le quitte pour toujours. Après avoir fait les comptes de sa vie, Élisabeth disparaît dans les ténèbres, laissant leur petite fille qui dort, face à la stupeur de Félix qui s'affaisse et s'évanouit…

Élisabeth veut vivre, jeune femme éprise d'idéal, contre son mari – l'heureux Félix – dont la bonne conscience et l'égoïsme candide incarnent les principes étriqués et le matérialisme de la vie bourgeoise. C'est pourquoi elle entend rompre, et partir. Mais avec *La Révolte*, drame en un acte en prose créé au Théâtre du Vaudeville le 6 mai 1870, Villiers de l'Isle-Adam faisait bien plus que représenter une scène de ménage d'un genre inaccoutumé : il lançait aussi le manifeste du Parnasse au théâtre. La pièce est ainsi la première offensive déclarée d'un théâtre en quête de renouveau contre les citadelles bien protégées du mélodrame ou du vaudeville. Sur le plan esthétique, Villiers de l'Isle-Adam y tient la gageure d'une pureté dramatique peut-être jamais atteinte dans l'intrigue, et joue savamment dans les registres indissociablement mêlés du lyrisme, de l'ironie et de la mélancolie : on comprend que la pièce ait déconcerté ses contemporains. Mais c'est à nous qu'elle s'adresse aujourd'hui, et le succès confirmé de *La Révolte* à la scène, depuis quelque temps déjà, montre assez que la pièce a enfin rencontré son public. Et puisque nous sommes désormais la postérité à laquelle en appelait le futur auteur d'*Axël,* nous lui devons au moins cette justice tardive de lui répondre, et – dirait-il – de nous prononcer à la fois sur lui et sur nous-mêmes.

Charles Tordjman

LA PIÈCE

UNE TRAGÉDIE DE HAUTE VOLÉE

Entretien avec Charles Tordjman, metteur en scène

Comment vous est venue l'idée de monter *La Révolte* ?
C'est le poète Bernard Noël qui m'a fait découvrir Villiers de l'Isle-Adam. La première œuvre que j'ai lue de lui était *La Révolte*. J'ai été retourné. C'est d'abord le trajet du personnage d'Élisabeth qui m'a touché. Elle a le courage de dire en 1870 : « Non, ma vie ne sera ni rasée, ni balayée, je veux vivre maintenant ! ». J'ai toujours beaucoup travaillé sur des pièces de couple, sur les vies ruinées balayées, souvent sous l'impulsion des femmes. En 1984, j'avais mis en espace *La Révolte*. Quand Philippe Tesson m'en a proposé la mise en scène, mon cœur a bondi !

Qu'est-ce qui vous plaît tant dans cette pièce ?
C'est une tragédie de haute volée, qui répond à ce que j'attends du théâtre. Le théâtre donne une seconde chance à la vie. Il la fait repousser quand elle n'a pas poussé. Nous, gens de théâtre, nous avons cette chance. Qui est capable en plein milieu de sa vie d'en faire le compte, de « payer sa rançon » ? Il y a dans cette pièce l'exaspération d'une vie étriquée qui conduit à un besoin d'élargissement. À travers la langue de Villiers de l'Isle-Adam, le corps et l'âme s'allongent.

Vous avez une vision moderne de la pièce ?
Quand le théâtre vous échappe, qu'il n'est que mystère, moi je ne sais pas quoi faire… mais les acteurs le savent ! Il ne faut pas faire le malin avec cette pièce. J'ai quelques petites réponses au mystère, mais je n'en sais pas plus que Villiers de l'Isle-Adam. Ce qui m'importe c'est de faire entendre le texte, avec ses indications concrètes, nécessaires au jeu. Le texte est marqué par son époque : la syntaxe et la langue lui sont propres. Mais le reste appartient davantage au rêve… Cette histoire a-t-elle eu lieu ou non ? c'est ce qu'on

ne saura jamais. Élisabeth est une héroïne romantique, mais Villiers de l'Isle-Adam dépasse le romantisme. Elle n'est pas dans la chair, et en même temps elle est vibrante d'une chose qui vous échappe. J'aime cette phrase d'André Gide dans *Paludes* : « Une œuvre d'art est comme un œuf. On ne peut pas y entrer en la fracturant ».

Le choix du décor participe-t-il de cette notion de rêve ?
D'emblée j'ai écarté l'idée d'un décor naturaliste. Dans un grand théâtre, il aurait peut-être eu sa place, mais dans cette salle du théâtre de Poche, on penche plutôt pour un réalisme poétique. Mes premières notes évoquaient surtout la lumière. Élisabeth est une lumière éteinte, mais la lumière va monter avec elle… Je travaille depuis vingt ans avec mon fils, qui signe les scénographies de tous mes spectacles. Son souci est de mettre en rapport d'écoute le texte avec le public, de trouver dans quel espace intégrer les acteurs pour que le texte soit entendu par le public. Le lieu dans lequel nous sommes représente un espace assez vide où Felix et Élisabeth travaillent. Un espace nu et clair, blanc, que la lumière va colorer. Ça se passe à Paris. Les costumes sont fidèles à l'époque.

Comment entendre *La Révolte* aujourd'hui ? La pièce a-t-elle gardé toute sa force ?
Certes la pièce date de 1870, mais combien est-elle proche par cet immense désir que porte Élisabeth de quitter les plats pays, les espaces étriqués ! Elle me fait penser à ces personnages de Marguerite Duras aux vies détruites. Notre temps a besoin d'entendre ces aveux d'échecs, qui sont autant de signes de triomphe contre tout ce qui nous conduit au renoncement. On est saisi par la limpidité et l'économie troublante de l'étrange départ d'Élisabeth quittant à jamais un mari dont la conversation est aussi plate qu'un billet de banque. On a le souffle coupé de cet état des comptes qu'elle fait en partant. On est soufflé par ce qu'il lui aura fallu de courage et on est encore

plus soufflé quand après quatre heures, elle revient, vaincue, glacée, dévastée. « Il faut des lieux pour les larmes », disait Charles Péguy. J'aime savoir qu'il y a des moines qui prient dans des monastères et des spectateurs qui pleurent dans des salles de théâtre… J'aime que l'on s'occupe des malheureux, que l'on s'apitoie sur leur sort.

Comment guidez-vous les acteurs dans leur appropriation des personnages ?

Je ne sais pas où ça tremble chez les acteurs, mais je leur dis parfois : « Là, c'est bien ! ». Les acteurs sont des gens de chair et d'os, qui viennent d'une autre planète. Je ne sais pas de quelle planète ils arrivent, ni vers laquelle ils vont. Quand je commence à répéter, je ne sais pas ce que je veux : je chemine avec eux dans l'obscurité de la pièce et je les interroge en chemin en cherchant des sens… Comme un enfant qui dit : « Je n'ai pas compris ! ». J'aime quand on comprend tout. Je ne suis pas pour un théâtre didactique, je ne veux pas d'un théâtre intellectuel, je veux des sensations. Le métier de metteur en scène, c'est de retrouver la première sensation qu'il a eue à la lecture. Et de faire passer le texte du poète au public. Quand j'ai commencé à répéter *La Révolte*, je ne savais pas comment ça allait finir, mais je voulais sauver les deux personnages. Car aucun des deux n'est coupable !

Propos recueillis par Stéphanie Tesson, février 2018

« IL Y A QUELQUE CHOSE DE SACRÉ CHEZ ÉLISABETH. »

Entretien avec Julie-Marie Parmentier, comédienne

Comment avez-vous rencontré le personnage d'Élisabeth ?
Je ne connaissais pas *La Révolte*, et j'étais en train de m'éloigner du théâtre. Je ne voyais plus comment faire ce métier, et d'un seul coup j'ai assisté à une renaissance avec Élisabeth. J'ai l'impression de revivre avec elle. Elle a ressuscité quelque-chose. Elle a ranimé les braises sous la cendre. C'est comme si la fiction avait rejoint la réalité et que je pouvais aider le personnage. J'aimerais tant la sauver, mais peut-être qu'après son retour, elle sera internée. Peut-être qu'elle aurait dû aller au couvent, elle y aurait été mieux sans doute…

Où pensez-vous qu'elle aille quand elle quitte la demeure conjugale ?
Elle dit qu'elle a acheté une maison, mais à mon avis elle ne l'a pas fait. « Sais-je même pourquoi je suis revenue ? Ah oui, je ne savais pas où aller ! » dit-elle. Elle a planifié son départ, mais sa maison, elle l'a fantasmée. Elle part sans savoir où elle va. Son but, c'est de partir. Je me dis que si elle revient c'est pour une raison technique, physique. Comme un oiseau qui ne peut plus quitter sa cage, car il a été trop habitué à elle, trop contraint. « Impossible d'être autre que ce que je suis devenue », dit-elle… À mon avis, elle a pris la décision de cette fuite dès son mariage, cela fait quatre ans et demi. Mais elle a encore la générosité de la lucidité : elle sent son mari plus mutilé qu'elle. C'est le « Pauvre homme ! » de la fin.

Et ce retour ne vous semble pas tragique, ne la condamne-t-il pas pour le reste de sa vie à une résignation passive ?
Pour moi cette pièce est une ode au rêve. Comme si elle nous disait qu'on n'a besoin que de soi-même… Malgré ce qui se passe dans nos vies, chacun de nous possède en lui la beauté. Évidemment la fin est tragique, mais à l'échelle de l'humanité, la tentative qu'esquisse Élisabeth compte ! Si ça n'a pas marché

pour elle, ça marchera pour une autre ! Cette femme a une force incroyable. Même le fait de revenir, c'est la preuve d'une force incroyable. A son retour d'ailleurs, il peut se passer tant de choses… Ce qui me plaît dans cette pièce, c'est le souffle qu'elle donne. Elle nous fait voyager par son souffle. C'est une pièce très fragile. Construite sur un fil ; il ne faut surtout pas l'abîmer. C'est comme une pierre qu'il faut tailler en expérimentant avec précaution jusqu'où on peut aller…

Pensez-vous qu'Élisabeth soit un personnage d'aujourd'hui ?
À partir du moment où on pense à la forêt, on n'a pas d'âge. Élisabeth pense à la forêt. C'est une femme séculaire et universelle. Il y a en elle beaucoup d'amour, mais elle ne sait pas où le mettre… Dans son enfant, elle ne voit que son mari. Elle a une soif d'absolu. Mais elle ne peut plus regarder les étoiles, elle est trop brisée. Elle a contemplé sa solitude et elle ne s'est pas retrouvée, donc ce n'est pas ça qu'il lui faut. Elle est en quête, toujours. Il y a en elle quelque-chose de Jane Eyre.

Vous semblez vous sentir si proche d'elle…
Ça m'est arrivé une fois avec la petite Catherine (dans *La petite Catherine de Heilbronn* de Kleist), cette sensation d'identification. Avec Élisabeth, c'est la deuxième fois. Mais il ne faut pas qu'il y en ait beaucoup, ça vous marque au fer rouge, le personnage est tout le temps en vous… Il y a quelque-chose de sacré chez ces femmes-là. C'est dans la pureté et l'innocence que se passe la rencontre. À la vie, à la mort. Cela demande une énergie de jeu énorme pour tous les soirs se briser sur scène. C'est un véritable engagement. On se sent en adéquation complète. C'est comme un acte de militantisme, de résistance. Alors on est obligé d'être amoureux de son personnage. Moi, je ne joue pas pour bosser, je préfère élever des moutons à la montagne plutôt que d'accepter tout et n'importe quoi…

Propos recueillis par Stéphanie Tesson, février 2018

LE CONTEXTE

LE MORT A SAISI LA VIVANTE

par Jean-Marie Villégier et Jonathan Duverger

Il est dans l'œuvre de Villiers bien des femmes, mais non point de toutes sortes. Quelques types fondamentaux s'imposent, obsessionnellement. Demi-mondaines parfois sottes (*L'Ève future*), le plus souvent spirituelles, charmeuses, éblouissantes, mousseuses comme le champagne dont on les régale à la Maison Dorée (*Le Convive des dernières fêtes*)… Filles vénales pour leurs amants de passage, sentimentales pour leur amant de cœur: « les femmes ont de ces puissances d'oubli momentané » (*Maryelle, Les Demoiselles de Bienfilâtre, Les Amies de pension*)… En petit nombre, celles dont le plaisir s'épanouit dans le masochisme (*L'Incomprise*)… Passionnées et criminelles, de dangereuses amazones, héroïnes négatives de plusieurs drames, de plusieurs contes (*Elën, Le Prétendant, Le Secret de la belle Ariane*)…

Momentanément séduit, fasciné peut-être, Villiers ne trouve son idéal dans aucun de ces registres. Il le cherche et le trouve ailleurs : chez les indomptables rêveuses. Lysiane d'Aubelleyne (*L'Amour suprême*), l'anonyme beauté dont le jeune Félicien tombe éperdument amoureux (*L'Inconnue*), Hadaly (*L'Ève future*), Sara de Maupers (*Axël*) ont un trait commun : l'amour qu'elles éprouvent, celui qu'elles inspirent ne s'accomplit que dans la séparation ou la mort. Le coup de foudre est… foudroyant. Il est un présent absolu, grand ouvert sur l'éternité. « La femme conforme à sa notion est celle qui […] élève l'amour et l'espérance au-delà de la mort. » (*Claire Lenoir*) Le Vaisseau fantôme est à l'horizon.

Protagoniste de *La Révolte*, Élisabeth n'entre pas dans ces catégories. Entre les héroïnes du théâtre de Villiers, elle seule est d'origine bourgeoise. Elle seule est mariée. Elle seule peut donner le change : douce, fidèle, économe, auxiliaire dévouée, judicieuse conseillère, elle a – jusqu'à ce soir, minuit – parfaitement joué son rôle d'épouse exemplaire, suivant les normes de son milieu et de son temps. Quand sonne l'heure de la rébellion, nous croyons la comprendre. Un mariage arrangé l'a liée à un homme qui ne lui inspire qu'in-

différence. Qui ne songe pas un instant à la traiter en égale. Qui lui serine les bons principes et lui dicte ses devoirs. Qui l'infantilise. Et nous croyons reconnaître le thème dont, bientôt, s'emparera Ibsen : créée à Copenhague en 1879, publiée en France dix ans plus tard, représentée en 1894 sur ce même Théâtre du Vaudeville où *La Révolte* est tombée en 1870, *Maison de poupée* conteste le statut de la femme dans le couple. À ce premier niveau de lecture, nullement infondé, *La Révolte* est une œuvre féministe.

Mais elle ne l'est qu'accessoirement. Nora (*Maison de poupée*) aspire à la dignité, à l'émancipation, à l'égalité des sexes. Élisabeth voit plus large et plus loin. Durant ces quatre dernières années, manipulant actions et obligations, triplant la fortune de son mari, elle a mesuré la férocité du système. Elle a contemplé le scandaleux spectacle de « ces opérations permises qui enrichissent en une heure », qui fondent la prospérité des uns sur la misère des autres. Ce qu'elle perçoit en Félix, derrière son « sourire perpétuel », c'est la cruauté de l'instinct prédateur, l'inhumanité de ce capitalisme sauvage dont il est l'agent zélé, le tranquille bénéficiaire. À ce niveau de lecture, *La Révolte* est politique et la colère de la femme rejoint celle des déshérités. Le Villiers de 1870 est prêt à sympathiser avec la Commune.

Il y a plus. Ce qui épouvante Élisabeth, ce qui la tue, n'est point seulement « les irrémédiables cris des spoliés éternels ». C'est, en elle-même et en chacun, l'asservissement de la pensée, la proscription du rêve, la mise à mort du silence. Comme Claire Lenoir (*Tribulat Bonhomet*), dont « l'os frontal, […] assez large, […] décelait une capacité cérébrale inutile et nuisible chez la femme », elle n'est, aux yeux de son mari et du monde qu'une « métaphysicienne, une extatique, une ergoteuse, une phraseuse ! »

LE CONTEXTE

Phraseuse ? That is the question. Élisabeth, en effet, parle, parle beaucoup, parle enfin. Et sa parole affirme l'incomparable valeur des mots, plus denses, plus réels que le prétendu « réel »; de la pensée, plus puissante que les modernes machines ; du rêve, plus précieux que les trésors accumulés; du silence, plus fécond que… ces mêmes mots, pensée, rêve, silence, dont Félix se sert aussi et qui se dévaluent dans sa bouche : « ce sont des mots, tout cela, vois-tu. Il ne faut pas, comme cela, se monter la tête avec des phrases… »

À malentendu complet, dénouement paradoxal. De cette joute verbale, où, d'évidence, elle s'est révélée la plus forte, Élisabeth sort vaincue. Quelques heures seulement après son départ, la voici qui revient, glacée. « La concession que j'ai faite pendant quatre ans de ma vie brève, en comprimant les forces de mon esprit les a diminuées ! On n'efface pas ! Je me suis vantée en voulant vivre. Je ne peux plus. Je suis devenue semblable à celles dont les yeux n'ont jamais perçu les Clartés lointaines !… » Barbey d'Aurevilly s'exclame : « On croyait que l'Idéal rosserait le Commerce, et c'est l'Idéal qui est rossé. »

Élisabeth rentre au foyer et reprend son rôle de parfaite épouse. « Un malheureux » a tué en elle la Femme idéale selon Villiers.

J.-M.V. et J. D. décembre 2005

Préface à l'édition de *La Révolte*, Éditions L'avant-scène théâtre

LE CONTEXTE

AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

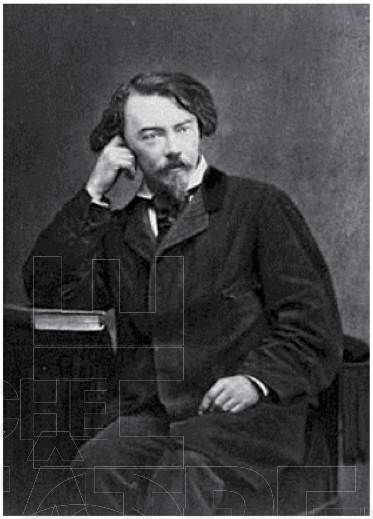
Il naît en 1838 à Saint-Brieuc et fait ses études en Bretagne. En 1857, il arrive à Paris avec ses parents, qui connaissent des difficultés financières. Là, il rencontre Charles Baudelaire et collabore avec les poètes parnassiens qui suivent le sillon tracé par Théophile Gautier.

En 1862, il publie, à compte d'auteur, le premier tome *Isis* dont la suite ne paraît jamais. Suivent deux drames, *Elën* et *Morgane* en 1865 et 1866, jamais représentés de son vivant.

À la même époque, il se lie d'amitié avec Mallarmé.

En octobre 1867, il devient rédacteur en chef de la Revue des Lettres et des Arts. Au début des années 1880, il se voit contraint de donner des cours de boxe pour subvenir aux besoins de sa famille. Le succès éclot avec *Contes cruels* (1883) et *Histoires insolites* (1888).

En 1886, il publie *L'Ève future*. Il meurt en 1889. *Axël*, pièce représentée pour la première fois en 1894, est publiée un an après sa mort.



Villiers de l'Isle-Adam, 1886

L'AUTEUR

CHARLES TORDJMAN, metteur en scène

Je conçois la construction d'un spectacle comme l'envoi d'un scaphandrier sous les eaux : l'ensemble de l'équipe artistique est là, autour du ou des comédiens, pour sauvegarder ce moment essentiel qui consiste à envoyer un homme en reconnaissance - dans une étendue de langue…

Né en 1947 à Casablanca, au Maroc, Charles Tordjman est metteur en scène et directeur artistique de la Compagnie Fabbrica depuis sa création en 2010. Il a été successivement directeur du Théâtre Populaire de Lorraine (TPL) de 1981 à 1991 et le quitte quand il obtient pour le TPL le statut de centre dramatique.
Il assure ensuite la direction du Centre dramatique national Nancy - Lorraine de 1992 à 2009.
Il fonde en 1997 le Festival Passages – Festival des théâtres de l'Est de l'Europe et d'ailleurs -qui se réimplantera à Metz en 2011.
Charles Tordjman défend un théâtre qui puise sa force au sein des mots, et met depuis toujours l'écrivain au centre de sa démarche. Plusieurs de ses spectacles ont reçu des distinctions : *Daewoo* de François Bon, obtient en 2005 le Molière du meilleur spectacle du théâtre public en région et le Grand Prix de la critique. *Vers toi Terre promise*, tragédie dentaire de Jean-Claude Grumberg, obtient le Grand Prix du syndicat de la critique pour la meilleure création d'une pièce en langue française. Pour ce spectacle, Jean-Claude Grumberg a également reçu le Molière 2009 de l'auteur francophone vivant. *12 hommes en colère* de Reginald Rose (adaptation française Francis Lombrail) est nominé aux Globes de Cristal 2018 dans les catégories Meilleure pièce de théâtre et Meilleur comédien.

JULIE-MARIE PARMENTIER, Élisabeth

Dès l'âge de neuf ans, Julie-Marie Parmentier commence à prendre des cours de théâtre. À l'âge de quinze ans, elle est repérée par Noémie Lvovsky qui la fait tourner dans son premier long métrage *Petites* puis l'année suivante *La Vie ne me fait pas peur.* Dès lors, Julie-Marie Parmentier tourne durant son adolescence au cinéma sous la direction de Robert Guédiguian, Jean-Pierre Denis (*Les Blessures assassines*), Martin Provost, Dominique Cabrera et à la télévision sous la direction entre autres d'Emmanuelle Bercot, Denys Granier-Deferre et Hervé Baslé.

À vingt-deux ans, elle interprète au théâtre le rôle d'Anna dans *Le Jugement dernier* de Ödön von Horváth. Cette pièce va marquer le début de sa collaboration avec le metteur en scène André Engel pour qui elle joue ensuite Cordélia dans *Le Roi Lear* de Shakespeare, la jeune fille dans *Minetti* de Thomas Bernhard (toutes deux aux côtés de Michel Piccoli), Catherine dans *La Petite Catherine de Heilbronn* de Heinrich von Kleist, rôle pour lequel elle sera nommée aux Molières, et en 2014 l'inconnue dans *La Double Mort de l'horloger* de Ödön von Horváth.
Parallèlement, elle travaille au théâtre avec Anne Dimitriadis ainsi qu'avec Michel Didym qui la met en scène dans un monologue : *La Séparation des songes* de Jean Delabroy. Sa prestation est saluée par la critique et lui vaut le prix de la révélation théâtrale Jean-Jacques Gautier.
Julie-Marie Parmentier continue d'interpréter des rôles marquants pour le grand et le petit écran sous la direction de Kim Chapiron, Raoul Peck, Yves Boisset, Isild Le Besco, Jacques Rivette, Claire Devers, Benoît Jacquot, et notamment en 2010 le rôle d'une jeune fille sans abri dans *No et Moi*, réalisé par Zabou Breitman.
Elle est pensionnaire à la Comédie-Française de 2010 à 2012 et interprète les plus grands rôles sous la direction entre autres d'Yves Beaunesne (*On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset), Jacques Lassalle (*L'École des femmes* de Molière) et Catherine Hiegel (*L'Avare* de Molière).
Elle entame une collaboration avec France Culture et enregistre de nombreuses pièces radiophoniques dont *Jane Eyre,* sous la direction de Juliette Heymann et travaille depuis de nombreuses années avec Raphaël Enthoven sur son émission philosophique *Le Gai Savoir* ainsi que sur des cycles à l'Odéon tels que *L'Amitié dangereuse*.
En 2014, le premier livre pour enfant écrit par Julie-Marie Parmentier *Les Aventures de Pip-Pip le moineau* est publié aux Editions L'Harmattan. Tout en poursuivant des projets de littérature, elle joue aux côtés de Grégory Gadebois et Romain Duris dans le premier long métrage d'Emmanuel Courcol *Cessez-le-feu*, ainsi que dans le dernier long métrage de Noémie Lvovsky. Elle interprète également le premier rôle aux côtés de Bernard Campan dans *Presque comme les autres* de Renaud Bertrand.
Au théâtre, elle joue aux côtés de Gérard Darmon dans une captation en direct pour France 2 *Vous êtes mon sujet*, une pièce écrite par Didier van Cauwelaert et mise en scène par Alain Sachs, et interprète Henriette dans *Les Femmes savantes* de Molière, mises en scène par Catherine Hiegel aux côtés de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui.

OLIVIER CRUVEILLER, Félix

Formé au Conservatoire National supérieur d'art dramatique, il a joué récemment au théâtre dans *Douze Hommes en colère* de Réginald Rose, mis en scène par Charles Tordjman, *Orchestre Titanic* de Hristo Boytchev, mis en scène par Philippe Lanton, Raguenau dans *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, mis en scène par Georges Lavaudant, *Sous La Ceinture*, de Richard Dresser, traduction de Daniel Loayza, mis en scène par Delphine Salkin, *La Tempête* et *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, mis en scène également par Georges Lavaudant et *La Passion* selon Saint-Jean mis en scène par Jean-Yves Ruf. Il a travaillé sous la direction de nombreux metteurs en scène tels que Josanne Rousseau, Gilberte Tsaï, Stuart Seide, David Géry, Bernard Sobel, Denis Podalydès, Christophe Perton, Stephane Braunschweig, Gildas Bourdet, Jean-Pierre Vincent, Antoine Vitez, Aurélien Recoing, François Rancillac, Nathalie Fillion, Jean Jourdheuil, Ewa Lewinson, Philippe Adrien, Eric da Silva….

En 2005, il met en scène *Une Histoire De Clés* de Nathalie Akoun, puis en 2008, *Bar* de Spiro Scimone au Centre dramatique de Nancy et en 2007, *La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains* de Jacques Roubaud au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers.

Sur les écrans, on le retrouve dans *Caprice* d'Emmanuel Mouret, *Carlos* et *Fin août début Septembre* d'Olivier Assayas, *Drift-away* de Daniel Sicard, *Lol* de Lisa Azuelos, *Il y a longtemps que je t'aime* de Philippe Claudel.

Également à la télévision dans *Glacé*, réalisé par Laurent Herbiet, *La Rupture,* réalisé par Laurent Heyneman, *Le Bal des secrets*, réalisé par Christophe Barbier. Il a tourné aussi entre autres pour Coline Serreau, Jean-Pierre Ameris, Olivier Dahan, Emmanuelle Cuau, Jacques Rivette Nicole Garcia, Philippe Lioret, Liria Begeja, Hervé Leroux, Frank Nicotra, Sophie Fillières, Bertrand Tavernier Claude Lelouch, Jean-Louis Bertuccelli, Edouard Niermans et Joëlle Goron.

LE CALENDRIER DU THÉÂTRE DE POCHE-MONTPARNASSE

UNE LEÇON D'HISTOIRE DE FRANCE
De et par Maxime d'ABOVILLE
Leçon 1 : De l'An Mil à Jeanne d'Arc
Leçon 2 : De 1515 au Roi Soleil
DU 13 MARS AU 26 MAI (en alternance)
Mardi et jeudi 19h, samedi 15h30 et 17h

LA RÉVOLTE
De Villiers de l'Isle-Adam
Mise en scène Charles Tordjman
À PARTIR DU 17 MARS
Mardi au samedi 21h, dimanche 15h

MADAME MARGUERITE
De Roberto Athayde
Mise en scène Anne Bouvier
DU 29 MARS AU 20 MAI
Mardi au samedi 19h, dimanche 17h30

UNE ACTRICE
De Philippe Minyana
Mise en scène Pierre Notte
DU 20 MARS AU 20 MAI
Mardi au samedi 21h, dimanche 15h

CHARLES GONZALÈS DEVIENT CAMILLE CLAUDEL
De et par Charles Gonzalès
À PARTIR DU 8 JANVIER
Lundi 19h

LE TOUR DU THÉÂTRE EN 80 MINUTES
De et avec Christophe Barbier
À PARTIR DU 13 NOVEMBRE
Lundi et mercredi 19h

LE CINÉ-CLUB DU TPM
Conçu et animé par Olivier BARROT
JUSQU'AU 11 JUIN
Lundi 20h30
Programme disponible sur le site

Consultez la programmation détaillée sur www.theatredepoche-montparnasse.com

Prix des places : de 10 à 35 €
Tarifs réduits à 30 jours sur les réservations.
Une place achetée en plein tarif au guichet donne droit à une place à tarif réduit pour un autre spectacle (uniquement sur présentation du billet utilisé et dans la limite des places disponibles).

Formule d'abonnement
Carte Pass en Poche 20 €, donnant accès au tarif réduit. Disponible sur demande au guichet du Théâtre.

Codirectrices **Charlotte Rondelez, Stéphanie Tesson** | Assistante à la direction **Daphné Tesson** | Communication et développement **Laurent Codair** | Relations publiques **Catherine Schlemmer** | Régisseur général **François Loiseau** | Billetterie **Bérangère Delobelle, Cédric Martinez, Ophélie Lavoine** | Bar **Licinio da Silva, Jean-Denis Izou** | Ouvreurs **Natalia Ermilova, Clémence Cardot, Coline Peyrony, Julie Mahieu, Morgan Leroy** | Concepteur graphique **Pierre Barrière** | Réalisation des documents de communication **Martine Rousseaux**

Le Théâtre de Poche propose une sélection d'ouvrages en lien avec la programmation, disponible sur place.
Le Bar du Poche vous accueille du lundi au samedi de 18h à 23h et le dimanche de 14h à 19h.